

JOHN COWPER POWYS

CRISTE MARINE

Vingt poèmes traduits par Jean-Yves Cadoret

(extraits)

Mis en ligne le 24 juillet 2018

Cette traduction est dédiée à Victor et Tita Misrahi qui m'ont appris qu'on pouvait embrasser d'un même élan Hölderlin et Johannes Bobrowski, Jean-Paul de Dadelsen et Marcel Lecomte, George Herbert et John Cowper Powys.

dédié à Llewelyn Powys<sup>1</sup>

« A mi-pente  
S'agrippe un cueilleur de criste marine<sup>2</sup>, métier de fou !  
On dirait qu'il n'est pas plus gros que sa tête. »

*Le Roi Lear*, acte IV, scène 6

## LA FIN

Ainsi voici la fin -  
Nous nous vidons de notre sang, dos au mur.  
Les rats et les belettes du destin  
Nous dévorent le foie avec la bile,  
Et le cœur à coups de crocs venimeux,  
Arrachent à notre solitude  
Les blanches racines de la souffrance,  
Pincen en nous la corde du nerf enfoui  
De l'amour de la terre et de la vie,  
Nous rongent la chair jusqu'à l'os.

Est-ce vraiment la fin ?  
Non.  
Un rideau qui tombe  
Sur deux, trois drames humains qui s'achèvent.  
La comédie qu'applaudissent les grands dieux  
Au Théâtre de l'Espace  
A l'esprit pour scène  
Et l'âme pour piste de danse !  
Ô masques de la peur,  
Masques de la débauche et du dégoût,  
Qui nous abreuvez de vains discours et de sarcasmes  
Aux crevasses de la terre !  
Fin de la scène -  
Où monte cet escalier ?  
Où mène ce passage ?  
Et cette porte ? Qui sait ? Qui sait ?

Les rats qui sans relâche  
Rongeaient la membrure et les rivets  
Du vaisseau souffrance  
Ici s'arrêtent, à bout de souffle.  
Les rats par milliers fuient le navire  
Qui se dirige vers la haute mer  
Et tourne la proue de sa lèvre sanguinolente  
Vers l'éternité !

## LE VIEUX PILIER DE LA JETEE

Je suis celui qui garde la mer.  
Couvert d'algues et de vase -  
« Poisson frais à vendre ! » - entre ces piliers alignés  
Que les siècles ont rongés et qui acquiescent comme des spectres  
Au flux et au reflux du temps.  
Gorgé de mer et d'écume  
Le Christ viendra-t-il un jour ?

Deux amants qui se sont retrouvés dans ces halles océanes,  
Barricadés dans leurs bras et leurs baisers  
A briser la coquille du cœur  
Et pleurer son corail sanguinolent -  
« Poisson frais, poisson frais à vendre ! » -

M'ont laissé une mèche de cheveux brillants.  
Et deux mouettes inséparables  
Qui se sont perdues  
Dans les embruns aveuglants

M'ont laissé une plume, une plume brillante  
Couverte d'écume et d'écailles,  
Celles du maquereau qu'ensemble elles avaient pêché  
- « Poisson frais à vendre ! » -  
Dans la tempête.

Et la dernière pensée de celui  
Qui a puisé aux galets des choses  
Jusqu'à piéger la lumière du bienfaisant soleil  
- « Poisson frais à vendre ! » - et voiler  
La lune douce,

Est gravée sur les rides grises de la mer  
Qu'accroche mon regard fixe d'aveugle :  
Je fronce le sourcil à la tombée du jour et fais face aux ténèbres  
- « Poisson frais à vendre ! » - . J'affronte  
Avec lui le désespoir du monde.

Une mèche de cheveux, une plume, une pensée :  
Je fais une âme de cela,  
Qui n'a pas de prix.  
Oui, moi qui suis moins que rien  
- « Poisson frais à vendre ! » - j'ai gardé quelque chose  
De la vague !

Oui, moi qui garde la mer,  
Couvert d'algues et de vase,  
J'ai bâti une âme où trouver le repos

En me balançant au rythme du temps.  
Cheveux brillants, plume brillante, noire pensée  
A la face du soleil et de la lune :  
Si une vieille jetée sait faire une âme de cela,  
C'est que vraiment le Christ approche !

## LE NID DU HERON

La Déesse-Mère couve ses œufs d'azur –  
« Belle trouvaille ! » s'écrie le ménestrel en riant.  
« Les ailes sont délicieuses, mais que dire des pattes ? »  
Crie le benjamin des pages aux courtisans railleurs.

« Oiseau de malheur, crie l'abbé mitré,  
Pondre des œufs bleus et les couvrir !  
Le bleu n'est pas pour les bêtes,  
Qui est la couleur du fourreau de Notre Dame. »

« Impudent oiseau ! crie la vieille reine-mère,  
Ces œufs devraient être tachetés de blanc, non de bleu. »  
« Haro sur l'oiseau ! » crie le frère du vieux roi.  
« Un tel oiseau n'existe pas ! » crie la coterie des courtisans.

De retour de la chasse le Roi –  
Blanc comme un jeune bouleau :  
« Qu'allez-vous comploter, maudits !  
Quel génie du mal vous guide :

J'ai vu la Déesse-Mère sur son nid,  
J'ai vu ses œufs d'azur,  
Et pour ce que j'ai vu je donnerais  
Mon royaume et mourrais volontiers ! »

Le ménestrel fit un clin d'œil au benjamin des pages,  
La vieille reine-mère pinça le fou,  
Et l'abbé mitré, pour cacher sa fureur,  
Leur fit une grimace de goule.

« A genoux devant la grande Déesse-Mère !  
C'est moi, votre Roi, qui vous en conjure. »  
- Pas un ne bougea.  
« Le Roi est fou<sup>3</sup>, cria le frère du vieux roi,  
Moi qui ai arpenté le monde en long et en large je vous le dis :  
Ces œufs sont ceux d'un Héron ! »

A l'instant où la Reine, l'abbé et les courtisans  
Couronnaient cet arpenteur du monde,  
Des murs de l'asile sur la colline  
Monta un bruit étrange :  
Comme un battement d'ailes,  
Ou la voix radieuse d'un Roi !

## LUBBERLU

« Verts, ses yeux – jaunes, ses yeux,  
Ses yeux comme des joncs fanés ! »  
- « C'est la sainte Messe, le temps court,  
Et il y a du rouge dans la haie du cimetière.

« Réveille la flamme du cierge,  
Allume-moi trois bougies,  
Car je dois nommer l'Enfant  
Qui est donné à la jeune Marie ! » -

« Ô père, je vois une traînée rouge sang  
Dans les roseaux où je l'ai vue pour la première fois,  
Et j'entends un cri qui me brise le cœur  
Et me broie les os.

« Ce cri n'est pas celui  
Du butor étoilé ni du courlis solitaire – »  
- « Donne-moi du pain et du vin mon Lubberlu,  
Et donne-leur mes vêtements !

« Les bougies brûlent, les bœufs s'agenouillent.  
Donne-moi ma Bible mon grand,  
Le Roi d'Israël est né ! »  
- « Ô père, mon père, regardez !

« Elle presse son visage contre la fenêtre,  
Sous le regard du cortège des saints.  
Ses lèvres sont rouges de l'aube,  
Et ses joues blanches comme neige ! » -

« - C'est Noël et pas de messe  
Pour l'Enfant de la jeune Marie ! » -  
Mais l'innocent, d'un bond,  
S'était approché de la fenêtre.

Les bœufs s'agenouillèrent dans l'étable glacée,  
Et les moutons dans leur enclos.  
Lubberlu s'endort  
Pour toujours.

Ils lui font un signe de croix  
Sur la poitrine et le front.  
Mais ce sont deux âmes égarées qui courent à présent  
Sur les roseaux, sur la neige,  
Et se perdent derrière les collines.



## A LA LUEUR DES CHANDELLES

Chut, mon Amour, asseyons-nous,  
Convoquons les ombres et regardons les braises  
Rougeoyer derrière l'abîme  
Où plongent ensemble nos pensées.

N'entends-tu pas crier dehors ?  
Non ! c'est le vent qui souffle dans la cheminée,  
C'est un rideau qui bouge,  
Une branche morte qui tombe !

Le bois qui brûle à la lueur des chandelles  
A des parfums doux-amers qui très loin vous emmènent,  
Deux amants devant le feu sont comme  
Au bord de la mer, et s'embarquent sur la mer  
Jusqu'aux îles oubliées.

Le bois qui brûle a des charmes de sorcier,  
Pleins de vieilles histoires tristes et de choses mortes et enterrées.  
Ces parfums de myrrhe et de cassis  
Embaument le tombeau des rois.

Et lorsque deux amants comme toi et moi  
S'assoient dans la nuit d'hiver,  
Un cri se fait dans le vent, un cri dans la mer,  
Une voix dans la lueur des chandelles.

Et une grande foule se rassemble dans le noir,  
Surgie des contrées les plus reculées, des villes ensablées,  
Des ruines où aboient les hyènes,  
Des campements abandonnés et des kraals.

Elle converge vers nous tandis que nous  
Convoquons les ombres et regardons les braises,  
En laissant filer le temps, l'espace et le monde  
Comme fumée dans l'air.

Nous regardons les braises rougeoyantes  
Et nous nous perdons dans cette foule amoureuse :  
C'est l'immense cortège des âmes des amants  
Qui nous submerge.

Cortège ordonné comme le rêve de Platon<sup>4</sup>,  
Mais qui d'un seul élan dans la nuit d'hiver nous emporte  
Tandis que la croisée claque et que rougeoient les braises,  
Et que nos lèvres se joignent à la lueur des chandelles !

## L'ECLIPSE

J'ai dit : cette nuit la lune est pleine,  
Et les astronomes avisés ne soufflèrent mot.  
J'ai dit : cette nuit la lune nue  
Renoncera à sa passion prisonnière,  
Elle rassemblera les forêts autour d'elle  
Et attirera les océans sur son sein.  
Les torrents de montagne bondiront vers elle,  
Et les vallées vierges feront silence.  
Les poissons, à coups de nageoires,  
Monteront de leurs frayères profondes,  
Et les animaux à fourrure, au moindre bruit,  
Rendront la forêt malade d'amour !  
Et les branches mortes qui, depuis des siècles,  
Rêvaient d'une telle nuit  
Sentiront dans leurs morgues moussues  
Le doigt vivant de sa lumière liquide !  
Les grands promontoires, d'où partent à l'aube  
Les cormorans vers la haute mer,  
Le cou noir de jais tendu  
Vers les bancs de l'horizon,  
Frémiront en sentant sa force nue  
Approcher avec langueur  
Comme une fleur de lotus amoureuse.  
J'ai dit : en cette nuit de pleine lune,  
Tant que les astronomes avisés ne soufflaient mot,  
Les filles vont devenir encore plus belles,  
Et celles qui se consumaient d'amour verront leurs vœux exaucés !  
J'ai dit : en cette nuit parfaite  
Les lèvres qu'anémiait la passion  
Trouveront enfin satiété  
A pleine bouche au clair de lune !  
J'ai dit : cette nuit est la nuit,  
Tant que les astronomes avisés ne soufflaient mot,  
Où l'Amour, paré du manteau du Christ,  
Etanchera les ardents désirs des mortels !

Puis j'ai levé les yeux. Ô pitié, ô perte  
Irrémédiable ! L'ombre  
De notre planète sombre sournoisement  
Gagnait le disque glorieux.  
Trahison du ciel ! Elle grandissait,  
L'ombre du mal !  
Comme l'aile monstrueuse du Jugement Dernier  
Sur la demeure d'un roi heureux  
Qui découvre qu'en sa chambre nuptiale  
Vient d'être signé son arrêt de mort !  
Inexorablement, elle grandissait,

Exhibant les scarifications runiques  
De notre ancien malheur, et je compris  
Qu'une fois de plus nous étions trahis !  
Trahison du ciel ! De la terre,  
De la mer et des forêts,  
Des prés apeurés et du sable sombre,  
Monta un cri de désespoir sauvage.  
Le Christ baissa la tête,  
Et les détracteurs de l'amour éclatèrent de rire dans leur lit :  
« La loi, c'est la loi », dirent les astronomes !

## LE CAVALIER

Sur les chevaux du désir  
Au-delà de la forêt tumultueuse  
J'ai forcé la Colonne du Feu  
Dans ses plus secrètes ardeurs.

Sur les aigles du désespoir  
Où les foudres se nouent  
J'ai forcé les Puissances de l'Air  
Dans leur ultime retraite.

Au-delà de l'abîme et de l'à-pic  
A cheval sur la lune cornue  
J'ai forcé la sorcière de la nuit  
Dans son plus noir repaire.

Sur les lions de la gloire  
J'ai chevauché vers ma ruine !  
Nulle larme  
Sur ma tombe.

## LE BRICK DESASTRE

Sans barre et sans voile  
Dérive mon âme, le brick Désastre,  
Et la folie de la tempête  
Tient la place du mât et du maître !

La quille fantôme est recouverte  
De vase, d'algues et de rouille,  
Les cloisons gémissent et chancèlent,  
Et les serrures sont grippées.

Les mouettes livides que l'orage secoue  
Crient sur les espars du Désastre,  
Tandis qu'aux grands vents de la nuit  
L'épave va toujours plus vite.

Et les noyés qui hantent le fond  
Sous la mer hachée mêlent  
Leurs murmures dans leur sommeil orphelin :  
« Le brick Désastre va dans la Joie ! »

Et le brick Désastre poursuit sa route,  
Sans capitaine et sans mât,  
Sans hunier ni livarde, le compas fou,  
Perdu – triomphant, dévasté !

## BON ESPOIR Y GIST AU FOND<sup>5</sup> !

L'air n'est qu'opale frémissant  
Et le soleil, comme la chevelure défaite d'une jeune fille,  
Couvre de flaques ambrées  
L'appui de la fenêtre, le plancher, le lit et l'oreiller.  
Je touche au secret – sans l'atteindre.  
C'est – quoi donc ?  
Pourtant, la douce folie qui nous berce,  
On ne la donnerait pas pour tout l'or du monde !  
Ah ! Monsieur l'Asticot et Milord le Rat,  
Cette affaire est meilleure que vous ne le pensez !

La poussière du chemin dort dans la chaleur de l'été,  
Midi est assoupi sur les blés mûrs,  
Et de brin en brin dans l'herbe brûlée  
Volètent les papillons aux ailes lourdes.  
Ah ! Monsieur l'Asticot et Milord le Rat,  
Cette affaire est meilleure que vous ne le pensez !

La lune flotte dans l'air comme une barque d'argent,  
Les mystérieuses fougères s'épanouissent  
Et les joncs oublient de trembler  
Quand elle déverse sa magie sur le pré et la rivière.  
Les grands roseaux de l'étang, où croise le bétail,  
Font silence. Et la mousse rêve en silence.  
Et le bosquet de noisetiers, sous le charme de la lune,  
N'entend pas la chouette qui passe en ululant.  
Ah ! Monsieur l'Asticot et Milord le Rat,  
Voici sur quoi loucher !  
Le chagrin nous consume – mais, par la Sainte Croix,  
Voici qui dépasse notre entendement,  
Et nous ne sommes pas encore de la nourriture pour les vers !

## NOTES DU TRADUCTEUR

1. Llewelyn Powys (1884-1939) est le cinquième frère de John (1872-1963), l'aîné d'une fratrie de onze enfants, avec qui il cosigna les *Confessions de deux frères* (1916). Il a servi de modèle au personnage de Lexie Ashover, l'un des pôles de *Givre et sang* (Ducdame, 1925), « roman de la fidélité fraternelle. L'amitié passionnée que se vouent les frères Rook et Lexie Ashover reflète l'affection qui liait John à son frère Llewelyn. Comme Lexie Ashover, Llewelyn fut tuberculeux dès l'âge de vingt ans et seul son amour païen de la vie lui permit de la prolonger, malgré de nombreuses rechutes, jusqu'en 1939. Un des côtés de ce livre qui doit le plus à la réalité est la projection de cet attachement fraternel dont Powys avait déjà fait le sujet de son premier roman, *Wood and stone* (1915). Non seulement le romancier décrit la complicité entre deux frères liés par la même enfance et le même sang, mais il fait ressortir l'ambivalence d'une relation entre un frère malade mais soutenu par sa volonté obstinée de survivre, et un frère bien portant fasciné au contraire par la voix des morts. » (Diane de Margerie, *Mortua vivescit*, 1973). Llewelyn eut toujours une très haute opinion du génie poétique de John. C'est lui-même qui a opéré la sévère sélection des textes de *Criste marine*, avec la volonté de ne retenir que le meilleur de la production de son frère, où l'on trouve les germes des thèmes qui seront développés dans *Wolf Solent* (1929), *Les enchantements de Glastonbury* (1932), *Les sables de la mer* (1934) et *Camp retranché* (1936).

2. Pierre Leyris et Elizabeth Holland (*La pléiade*, édition de 1959) traduisent Shamphire par perce-pierre : « à mi-côte est suspendu un homme qui cueille la perce-pierre, besogne redoutable : je dirais qu'il n'est pas plus gros que sa tête. » Jean Fuzier, en note, explique qu'il s'agit du « fenouil de mer, plante aromatique fort appréciée comme condiment, et souvent associée à la falaise de Douvres où il pousse en effet en abondance ». La criste marine (*Crithmum maritimum*) est une apiacée (ou ombellifère, comme le fenouil, le persil, le céleri, la carotte...) souvent confondue avec la salicorne d'Europe (*Salicornia europaea*), parfois également appelée perce-pierre, qui est une chénopodiacée (famille de la betterave et de l'épinard). Le choix de « perce-pierre » se justifie s'agissant d'une scène du *Roi Lear* qui se passe sur les falaises de Douvres, mais pour les poèmes de Powys, j'ai gardé le nom botanique de criste marine, qui permettait de convoquer la mer dans le titre.

3. Il n'est pas impossible que Powys, grand admirateur de Shakespeare, sur les textes duquel il improvisait avec brio dans les conférences qui le rendirent célèbres aux Etats-Unis (ce qu'il appelait « l'art de la critique dithyrambique »), fasse écho dans ce poème à la célèbre répartie d'Hamlet : « Je ne suis fou que par vent de Nord, Nord-Ouest. Par vent de Sud, je sais reconnaître un faucon d'un héron. »

4. « Platon rêvait beaucoup », comme le note avec ironie Voltaire dans son célèbre conte, mais c'est plutôt à la « séance de table tournante menée par Victor Hugo avec Platon », le dimanche soir 29 avril 1855, qu'on pense ici : « L'endormi devient le réveillé de l'ombre... ô assiégeur de la forteresse obscure ! »

5. « Bon espoir y gist au fond, comme en la bouteille de Pandora : non desespoir, comme on buffart des Danaïdes. » (François Rabelais – autre maître de Powys -, prologue du *Tiers Livre*).

## REPERES

<b>LA FIN</b>	mai 1977
DEMOGORGON	mai 1977
<b>LE VIEUX PILIER DE LA JETEE</b>	mai 1977
LE CHÂTEAU DE GATHORE	mai 1977
LE CREPUSCULE DES DIEUX	mai 1977
LE VISAGE	mai 1977
<b>LE NID DU HERON</b>	mai 1977
<b>LUBBERLU</b>	mai 1977
LE VIEUX SATYRE ET LE JEUNE PLATONICIEN	déc. 1989
JEUNESSE	nov. 1989
METAPHYSIQUE	nov. 1989
SABBAT	déc. 1989
<b>A LA LUEUR DES CHANDELLES</b>	déc. 1989
<b>L'ECLIPSE</b>	déc. 1989
<b>LE CAVALIER</b>	oct. 1989
WILLIAM CORBY	nov. 1989
A UNE CERTAINE DAME	nov. 1989
<b>LE BRICK DESASTRE</b>	nov. 1989
NOVEMBRE	oct. 1989
<b>BON ESPOIR Y GIST AU FOND !</b>	déc. 1989